

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 30

Artikel: Lettre de la montagne
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seillers d'Etat vaudois, Auguste Jaquet, l'élève et l'ami de Vinet. Ce fut lui qui prononça le discours d'ouverture et de bienvenue. La *Revue Suisse* nous en a conservé le texte. Le secrétaire du comité était le botaniste Edouard Chavannes, professeur à l'Académie. Ces deux Lausannois adressèrent en février 1842 une circulaire aux amis de l'art musical dans notre canton pour demander leur appui, en particulier pour les chœurs et pour l'orchestre. Les renseignements étaient à obtenir auprès d'un autre membre du comité, François Hoffmann, secondé par une série de neuf membres correspondants dans les diverses villes du canton. Le magasin de musique de M. François Hoffmann, sur la place de St-François, « vis-à-vis de la poste », (c'est-à-dire dans l'ancienne maison Heer-Cramer) et plus tard au Grand-Chêne, eut une large part dans le développement musical de Lausanne. Il eut pour successeur E. R. Spiess. Lorsque celui-ci cessa, à son tour, de s'occuper de ce genre de commerce, ses affaires furent reprises par la maison Foetisch qui existait elle-même depuis nombre d'années.

Parmi les virtuoses lausannois qui se produisirent dans les concerts de la Société helvétique à Lausanne, Genève et ailleurs, il faut citer plusieurs membres de la famille Chavannes : le pasteur César Chavannes, le ministre et naturaliste Daniel-Alexandre Chavannes, son fils Félix le pasteur, le professeur Edouard Chavannes, Mmes d'Herminches, Mlle de Molin, Mme Bacon née de Seigneux, et Mme de Seigneux-Massé.

Les deux concerts de 1842 eurent lieu, comme celui de 1823, dans la cathédrale, les 3 et 4 août, dans l'après-midi, avec répétitions générales les 2 et 4. Les transformations accomplies dans l'intérieur de la cathédrale depuis la session de 1823, procurèrent au concert de 1842 des circonstances plus avantageuses pour la disposition du vase. On s'en félicitait dans les termes suivants : « Au lieu de l'énorme estrade que nécessitait le jubé, estrade qui masquait la belle ordonnance architecturale du bâtiment, on a pu se contenter d'une estrade lointaine, qui laissait admirer l'élegant hémicycle du chœur. L'immense affluence du public a pu jouir pour les deux concerts d'une foule de places que l'ancienne distribution avait forcément obstruées. » (*Revue Suisse*.) On serait moins affirmatif aujourd'hui, croyons-nous, sur l'avantage architectural de l'enlèvement du jubé.

Les principales œuvres produites aux concerts étaient la 5^e *Symphonie* de Beethoven en *ut* mineur, le *Stabat mater* de Rossini et l'*Hymne de louanges* de F. Mendelssohn-Bartholdy ; et pour le second concert, dit le petit concert, une ouverture d'opéra de François Grast. Mendelssohn et Rossini avaient été invités tous deux à assister à l'exécution de leurs œuvres. Vu son état de santé, Rossini dut décliner cette offre, mais il envoya des indications précieuses sur son *Stabat mater*. Quant à Mendelssohn, il promit d'assister aux concerts, mais un contretemps le fit arriver trop tard pour le premier concert. Il assista au petit concert et prit part quelques instants au bal, le soir du même jour. Le grand artiste était descendu à l'hôtel du Faucon, bien qu'on eût prévu son logement chez le président de la Société, le conseiller d'Etat Aug. Jaquet, à la rue de Bourg. Son *Lobgesang* avait été traduit en vers français, parfaitement adaptés à la musique, par le pasteur L. Roux, de Meyriez près Morat. (A suivre). G. A. Bridel.

LA « MARCHÉ SUR BERNE »

L y a un mois à peine, je fêtais tout tranquillement l'anniversaire de ma nébuleuse naissance. Régulièrement à pareille date, deux amis de Berne que je connais depuis longtemps se donnent la peine de m'envoyer leurs vœux chaleureux avec un bout de lettre. Cette année, l'une de ces missives, celle de Marc H. se terminait par l'invitation très pressante de ne pas manquer d'accompagner ma femme à Berne lorsqu'elle viendrait cet automne visiter l'exposition féminine dénommée la Saffa. Dans l'autre lettre, John B. me faisait une proposition

identique, en ajoutant que les hommes se devaient de ne pas laisser leurs femmes se rendre seules à la ville fédérale. Il ajoutait mystérieusement : « C'est un conseil que je te prierais de donner à droite et à gauche, partout où les hommes sont conscients de leur responsabilité. Si ce conseil n'était pas suivi, il pourrait en résulter des choses graves, car dans l'Histoire il n'y aurait pas que la « marche sur Rome », mais on parlerait aussi de la « marche sur Berne ».

Mis en émoi par ces invitations ressemblant fort à de catégoriques sommations et intrigué d'ailleurs par l'allusion cabalistique de John B. à des événements menaçants, je voulus en avoir le cœur net. Je demandai de plus amples explications et l'on m'envoya les renseignements suivants dont le caractère privé ne doit point m'empêcher, à cause des sérieux intérêts généraux en cause, de les divulguer aux lecteurs du *Conteur Vaudois*, sachant bien qu'ils sont tous des personnes d'âge mûr, de bon sens et partant de confiance. Et maintenant voilà ce que j'ai appris :

Il paraît que les autorités et les cercles masculins de la ville fédérale ne sont pas sans inquiétude au sujet des idées de derrière la tête des dames, membres du comité d'organisation de la Saffa. Les messieurs redoutent une surprise, l'exposition, malgré son but éminemment pacifique et économique, devant revêtir le caractère d'une formidable manifestation féminine. L'on craint que le jour où toutes ces dames et demoiselles se trouveront côte à côte, elles ne risquent fort de se monter la tête réciproquement, comme cela se produit lors de la rencontre d'un grand nombre de personnes professant la même opinion au sujet d'une question controversée. Il suffirait qu'alors les dames organisatrices, doublées des champions entreprenants du mouvement féminin, exploitent avec habileté cette effervescence naturelle pour que les femmes présentes, chauffées à blanc, montent, dès qu'elles se sentiront en nombre, à l'assaut du gouvernement. Voyez-vous la situation ? Le Conseil fédéral, tel un bourdon au milieu d'un essaim d'abeilles, assailli de toutes parts, puis, impuissant, réduit à capituler piteusement, tandis que les conseillers d'Etat bernois seraient tenus prisonniers dans leurs propres bureaux ou dans quelque coin de brasserie, pendant qu'une cohorte d'échevelées s'emparerait de l'arsenal, des canons, des mitrailleuses, des poudrières, et dominerait la ville par la terreur. Le même jour, une proclamation serait adressée au peuple suisse pour l'informer qu'en vertu d'un principe démocratique intangible et généralement respecté en notre vieille république, les femmes, dont la majorité est incontestable dans le pays, revendiquent la responsabilité du pouvoir et instituent la dictature pendant la période transitoire du transfert de l'autorité, afin de mieux sauvegarder l'ordre et l'exercice de la justice.

On parle de la préparation plus ou moins clandestine d'un corps d'amazones, lequel serait composé principalement des nymphes qui chaque semaine s'entraînent sous les yeux des passants bénévoles que les beaux soirs d'été incitent à se dandiner le long du pont du Kirchenfeld à Berne. En outre, il est patent que ces dernières années la gymnastique, ensuite de mystérieuses influences et sous les prétextes les plus divers, a fait d'énormes progrès dans les rangs féminins. Certains esprits subtils croient apercevoir aussi dans le port des jupes courtes quelque chose de plus que le triomphe d'une mode excessive ; pour eux, il s'agit là d'une mesure concertée en secret par les femmes révolutionnaires. Se nourrissant toutes de préceptes napoléoniens et prétendant que c'est avec les jambes qu'on gagne les batailles, le cri de guerre préliminaire de ces dames consisterait en ces quelques mots : « Plus d'entraves, plus de longs jupons arrêtant tout essor, mais des mollets et de genoux libres pour l'heure impatientement désirée de la libération du joug des siècles ! »

Le rôle des autorités à Berne est un peu délicat, nous en convenons sans peine. Il est difficile de prendre des mesures préventives sans risquer de se couvrir de ridicule, car il est évident que, à elle seule, la mise sur pied de quelques escadrons de

cavalerie ferait avorter radicalement toute tentative séditionnelle. Mais rien ne serait plus facile alors que de faire des autorités responsables l'objet de la risée générale en les accusant de Don Quichottisme. Dans ces conditions, il a été reconnu que le moyen le plus efficace et le moins extraordinaire pour réprimer toute velléité d'usurpation du pouvoir de la part des milieux féminins serait de demander instamment à tous les hommes soucieux de la paix et de la prospérité du pays d'accompagner cet automne leurs vaillantes compagnes dans leur « marche sur Berne ». Encadrées de leurs maris, frères ou fiancés, il est plus que probable que les femmes ne se laisseront pas subjuguées par l'orgueil qu'engendrera certainement en leur cœur la contemplation de leur grande et noble œuvre, mais qu'elles se souviendront que l'amour de ce foyer qui, pareil à un autel sacré, est commis à leurs soins et à leur garde, doit primer tout autre sentiment, s'agirait-il même de l'enivrement si souvent funeste que donnent l'ambition et la possession du pouvoir.

Pour moi, je crois que la mesure proposée n'est point superflue et que, si le conseil est suivi, il ne manquera pas d'être efficace. Qu'on se le dise donc dans nos villes et sur nos coteaux, sinon gare la révolution et la lutte des sexes, en plus de la lutte des classes !

Aimé Schabziger.

On s'entendra. — Le marchand. — Vous connaissez la porcelaine ?

Le nouveau commis. — Oui, monsieur.

Le marchand. — Quand il vous arrive de casser une pièce, que faites-vous ?

Le nouveau commis. — J'en rassemble les morceaux et je m'arrange pour qu'elle soit jetée à terre par un client quelconque.

Le marchand. — Je crois qu vous ferez mon affaire.

En famille. — Voyons, mes enfants, vous êtes toujours à causer de vos robes... Vous ne pourriez pas avoir des sujets de conversation plus élevés ?...

— Justement, papa... Nous allions maintenant parler de nos chapeaux...



LETTRE DE LA MONTAGNE

A-HAUT, à quinze cents, j'ai retrouvé le décor de l'an dernier avec la Ruinete pour toile de fond. La cascade est là qui tombe toujours en trois jets de fumée blanche. Le petit lac bleu sommeille sous les sapins, dans le désordre chaotique des blocs entassés. La Dranse continue à rouler ses flots écumeux ; le bruit de sa course éperdue et tourmentée obsède mes oreilles. Le chalet accueillant a rouvert ses portes et son balcon sans appui, évocateur d'une mémorable cultive, me semble maintenant un garde-à-vous et un symbole. Vigilance et tempérance sont vertus essentielles sous toutes les latitudes et à toutes les altitudes !

Cette nuit, je me suis endormi au sifflement de la marmotte. Aujourd'hui, de quoi satisfaire ma curiosité de citadin, un vieux chamois solitaire broute en paix, face à ma fenêtre, sur un escarpement gazonné du district franc fédéral.

Je revois les hommes de la montagne aux figures connues ; faucheurs, chasseurs, guides, ils sont tout cela !

Et cette adorable chapelle bâtie sur le roc, à l'orée de la forêt clairsemée, voit accourir, avec l'été, les nomades de la vallée et les hôtes de la saison.

Plus d'autos endiablées sous le cuisant soleil de juillet, mais seulement des mulets capricieux à la croupe fine ! Plus de foule fiévreuse et affairée, c'est le calme bienfaisant de l'alpe, la trêve heureuse au labeur habituel !

Pays propice à la méditation salutaire, au repos du corps comme à la sérénité de l'âme !

Tandis que je flânais, tout à l'heure, sur le flanc de Corbassière, une école descendait, lon-

gue file joyeuse, le sentier en zig-zag. Des exclamations révélant cet accent du terroir si cher au pays de Vaud me firent lever la tête. « Regarde ce gros, » disait à mon intention l'un des plus grands parmi l'impayable gent écolière, « ce doit être un curé en civil ! » Et quelques rires argentins soulignèrent la réflexion, plutôt téméraire, du gosse.

Le maître vint à passer. Me prenant sans doute pour un naturel du pays, il m'interpelle gentiment. Il aimerait connaître la distance qui les sépare de Lourtier ou de Plamproz, c'est-à-dire de l'autobus. Je réponds hardiment « une heure et demie » quoique j'eusse pu, rééditant le mot fameux du paysan jurassien de 1914, me contenter de lui dire évasivement : « Vous en avez bien pour une bonne petite heure ! »

Nous lions conversation. Le pédagogue est loquace. Nous parlons d'école. Je lui fais remarquer, en souriant, que l'un de ses élèves a fait de la psychologie hasardeuse à mes dépens. Il s'en amuse. — « Ce garçon est aussi psychologue que calé en histoire, » me raconte-t-il, « ainsi, aux derniers examens, lorsque je lui demandais le nom du personnage célèbre qui fut enfermé au château de Chillon, il m'a répondu, — je vous le donne en mille, — que c'était... Guillaume Tell ! Il y a plus fort encore. Lui ayant posé cette question embarrassante : de César, d'Alexandre — le plus grand des trois... c'est le détroit de trois ? il m'a répondu, — cet âge est sans pitié, le plus grand des trois... c'est le détroit de Gibraltar ! »

La bande folâtre disparaît au dernier lacet. Maintenant, je songe aux petits écoliers bavards en regardant les papillons légers qui vont d'une fleur à l'autre. *A. Mex.*

Cueilli dans le registre des réclamations d'un hôtel de Chamoniex :

« Ici, en Suisse, on écorche les étrangers. » (Sig.) Un bon Français.
Réponse : « Ici, en France, on écorche la géographie. » (Sig.) Un bon Suisse.

Les clients deviennent exigeants ! — Dites donc, patron, elle n'est pas bonne, votre brioche.

— Dis donc, garnement, c'est pas toi qui vas m'apprendre à faire les brioches, j'en faisais déjà bien avant que tu ne sois né...

— J'dis pas le contraire... mais c'est pas une de celles-là que je vous avais demandée !...

Effet logique. — Comme vous avez l'air vieilli, aujourd'hui, monsieur Boireau !
— C'est tout naturel, comtesse : je n'ai jamais été aussi vieux.

Cynisme. — Comment, monsieur, vous qui ne me connaissez que depuis deux jours à peine, vous voulez demander ma main ?

— Oh ! mademoiselle, je vous connais depuis longtemps : c'est dans notre banque que monsieur votre père a déposé votre dot.

LE FEUILLETON



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

— Comment ! les trouver, comme cela ?

— Certainement.

M. Dusen, suivi de Hatch, traversa rapidement la cuisine, le salon, le grand hall et avisa, au fond du second hall la porte qui conduisait à la cave. Il ouvrit et descendit. Là encore, il n'y avait que paille et poussière. Il y faisait froid et l'atmosphère humide avec la demi-obscurité faisait frissonner. Le savant se plaça au centre, ou du moins aussi près du centre que possible, car un pilier de maçonnerie soutenait précisément au centre le foyer d'une cheminée de l'étage supérieur. Là, le professeur se livra à une longue méditation. Puis il alla droit à un angle, et se mit à suivre les murs en tâtant du bout des doigts chaque pierre de taille des fondations à la hauteur de ses genoux. Il fit ainsi deux fois le tour entier de la cave et du pilier central de maçonnerie, puis il poussa

une exclamation :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria-t-il, je crois, M. Hatch, que vous êtes beaucoup plus grand que moi. Voulez-vous faire comme moi en touchant chaque pierre à une hauteur de vingt à trente centimètres au-dessus de votre tête ?

Hatch obéit, mais ne remarqua rien de particulier. Lorsqu'il eut fait le tour complet, M. Dusen lui dit :

— A la base de la cheminée maintenant.

Le reporter s'exécuta, et au bout de quelques atouchements il sentit qu'une des pierres qu'il effleurait de la main, remuait...

— Voici une pierre mal scellée, dit-il.

— C'est ce que je cherchais, dit le savant. Tâchez de l'ébranler.

La pierre jouait facilement dans son alvéole. Hatch la retira, la jeta à terre...

— Maintenant, attrapez ce qu'il y a derrière la pierre, lui enjoignit le professeur. Hatch allongea la main, sentit qu'un objet était au fond du trou laissé par la pierre, le prit et le porta à son savant ami.

M. Drusen prit ce coffret, l'ouvrit : il était plein jusqu'au bord de vieux bijoux...

V.

La longue attente, l'émotion, la surprise provoquèrent chez le journaliste un rire nerveux et inextinguible.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda son compagnon.

— Rien, dit-il, mais il continua à rire.

A eux deux, cependant, ils remirent la lourde pierre de taille en place, se partagèrent les bijoux, pour pouvoir les loger tous dans leurs poches sans provoquer l'attention et ils remontèrent. Une fois sur le chemin du village, Hatch ne put se retenir :

— Comment avez-vous fait ? s'écria-t-il.

— Deux et deux font quatre, répondit tranquillement le savant. Il ne s'agissait que de faire une addition.

Il se tut, puis il reprit au bout d'un instant :

— Ne dites rien de notre trouvaille encore, n'est-ce pas ? Attendez que je vous le permette.

Hatch promit. Il songeait à l'article qu'il écrirait et aux félicitations de son directeur pour l'attrait que cela présenterait. Peut-être ferait-on un numéro spécial.

Une fois au village, le savant demanda à voir le brigadier.

— On m'a dit que vous aviez reçu des gouttes de sang sur la figure, l'autre nuit, à la villa, lui dit-il.

— Oui, monsieur, du sang, du sang tout chaud encore...

— L'avez-vous essuyé avec votre mouchoir ?

— Oui.

— Avez-vous encore ce mouchoir ?

— Je pense que oui... mais peut-être est-il déjà à la lessive.

— Ah, vraiment ! remarqua le savant avec quelque ironie, il se peut que quelque crime ait été commis dans les environs, et vous envoyez à la lessive une des meilleures pièces à conviction...

Le brigadier devint attentif :

— Une minute, s'il vous plaît, dit-il, je vais voir si je peux le retrouver.

Il revint bientôt avec le mouchoir couvert de taches brunes.

Le professeur Dusen entra alors chez le pharmacien de la petite ville et eut une conversation animée avec lui, puis il s'enferma dans le laboratoire du bon apothicaire. Il y resta plus d'une heure et revint rejoindre Hatch et le brigadier. Le journaliste ne posa pas de question et le savant n'offrit aucune explication de ses faits et gestes.

— Est-il trop tard pour que quelqu'un puisse venir de Genève ce soir encore ? demanda-t-il au policier.

— Non, il y a un train qui part de Genève à huit heures et arrive ici vers neuf heures et demie.

— M. Hatch, reprit alors le savant, voudriez-vous téléphoner vite à M. Weston, Ernest Weston, pour lui demander s'il peut venir ce soir sans faute. Il s'agit d'une chose très importante.

Le journaliste eut la chance de pouvoir causer

avec M. Weston et il obtint l'assurance que le banquier, nonobstant tout autre engagement, viendrait les retrouver par le dernier train.

En revenant de la poste, il trouva le savant en conversation fort animée avec le brigadier. Il semblait lui donner des instructions qui devaient l'étonner, car le brave policier poussait de temps en temps des exclamations de surprise. Enfin, le savant lui dit :

— Donc, pas un mot de tout ceci à âme qui vive, n'est-ce pas, et surtout à l'un ou l'autre des membres de votre famille.

— Certes, compris, compris, répéta le brigadier en s'en allant souper.

Hatch et le professeur prirent leur repas du soir au petit hôtel de l'endroit. Ils mangeaient en silence. Une seule fois Hatch prit la liberté de dire :

— Vous m'avez demandé de regarder l'écriture du mot lumineux, mais vous savez que Weston était avec le brigadier et moi l'autre nuit, donc il était impossible...

— Rien n'est impossible, interrompit le savant, ne prononcez pas ce mot, je vous en prie...

— Je veux dire que puisqu'il était avec nous...

— N'importe, coupa encore M. Dusen, nous en finirons ce soir avec cette histoire de fantômes.

Le banquier Ernest Weston arriva par le train de neuf heures trente et eut une longue conversation privée avec le savant. Enfin ils se séparèrent, M. Weston sortit un moment et pendant ce temps le professeur dit à Hatch :

— Avez-vous un revolver ?

— Oui, mais je l'ai laissé dans mon sac. Pensez-vous que ce soit nécessaire ?

— Absolument, allez le chercher.

(A suivre.) Jacques Futrelle et Michel Epy.

Royal Biograph. — Vendredi 27, samedi 28 et dimanche 29 juillet, trois jours seulement, deux grands succès : **La chasse à l'homme**, grand film d'aventures dramatiques en 4 parties, puis **C'est pas mon gosse !** gros succès de fou-rire. Lundi 30, mardi 31 juillet, mercredi 1er et jeudi 2 août, 4 jours seulement, reprise du grand succès de fou-rire **Pour l'amour du ciel !** Au même programme **L'allié des fauves**, grand drame d'aventures dramatiques. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 29 juillet, matinée à 15 h. 30.

Théâtre Lumen. — Pour son programme, la Direction du Théâtre Lumen présente, en exclusivité pour Lausanne, une œuvre qui vient de connaître un retentissant succès : **Manège ou Dévouement d'artiste**, splendide film artistique et dramatique à grand spectacle. La principale attraction de ce film est « Le saut de la mort », exécuté en automobile. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30, dimanche 29 juillet, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.